

Michel Lallemand avait dix ans quand il est arrivé en 1947 pour la première fois au Danemark. La rencontre avec la famille Hansen dans leur ferme "Lundgård" dans le village Hodde, au nord de Varde dans l'ouest du Jutland, a marqué à vie le début d'une amitié et d'un intérêt pour la langue et la culture danoise. En 2013 – 15, Michel Lallemand a raconté sa vie danoise.

Que me reste-t-il de mes séjours à Lundgaard, enfant et adolescent? De somptueux souvenirs liés à la généreuse famille qui m'accueillit tout gosse après la guerre et dont les membres sont maintenant en grande partie disparus, au *kirkegaard* du petit village de Hodde dans le Jutland de l'Ouest, de l'église duquel on entendait dans le lointain sonner le *kirkeklokkeklang*, comme le dit le poète Ove Abildgaard. Fragments de mémoire qui surgissent de ces temps là. Ma subtile femme m'a suggéré qu'il s'agit d'une sorte de dette symbolique qui me fait porter un intérêt compulsif pour tout ce qui est danois. Du culturel au politique jusqu'à la bouffe. Et en premier lieu, la langue dont la famille Hansen m'apprit les rudiments fortement teintés de jutlandais de la *Vestkyst*.

A l'âge de la retraite je voulais rafraîchir mes connaissances de cette langue, en fait, la réapprendre entièrement. Et comme le *Dannebrog* est tombé du ciel le *Valdemarsdag* lors d'une croisade danoise en Estonie, l'annonce que Lis avait fait paraître dans le journal de la *Frederiks Kirken* de Paris chut de manière inattendue dans mes mains dans l'autobus 31 qui nous ramenait ma femme et moi de la place de l'Etoile à chez nous, après un sympathique banquet de l'Association franco-danoise.

Une dame bien mise qui nous avait croisés au cours du repas, à ouvert son sac et remis la brochure avec le fatal «*Dansk sprog for voksne...*». Je suis le cours de Lis depuis maintenant trois ans et les mots et expressions me réactivent personnes, faits et sensations de ce lointain passé. Ils étaient encore là, enfouis, ah! ma cervelle. C'est aussi à l'occasion d'une rencontre, de l'écoute d'un morceau de musique sorti d'un harmonium, d'un repas – les harengs de la Baltique, d'une toile-écran de cinéma - le dérangement mental du roi Christian VII et la liaison de son médecin personnel avec la reine Caroline-Mathilde.

Ces moments déclencheurs ne fournissent cependant pas toutes les réponses à la question de l'origine de ces réminiscences, du contexte et circonstances qui les firent naître, mais qui peuvent les condamner à un nouvel oubli. Mais c'est la nouvelle et gigantesque machine universelle qu'est le web qui m'a permis à plusieurs reprises de ressusciter avec assez de consistance, de donner corps à certains fragments enfouis de ma vie préadolescence, à un âge où les événements vous dominent presque entièrement et d'en rapporter du contenu. J'en livre ici quelques exemples:

Le camp et la maison du garde-barrière.

J'avais dix ans lorsque ma mère par les tortueux canaux d'une association de veuves de guerre me fit inscrire sur des listes de la Croix-Rouge pour un séjour de quatre mois au Danemark. Une centaine de jeunes garçons furent réunis dans un centre d'accueil à Paris, du côté de l'avenue de Tolbiac, pour de premières vérifications d'identité, ainsi que de nos états de santé – nous sommes deux ans après la fin de la guerre.

Ayant été reconnu sain de corps et d'esprit, après quelques piqûres de rappel anti-ceci, anti-cela, apte pour le voyage, je pus aller rejoindre, dans un dortoir d'une quarantaine de lits, les autres mioches sélectionnés. Faites le compte. A deux marmots par lit, j'avais les pieds d'un gentil jeune habitant de Carpentras qui s'agitaient devant mon nez. Après deux ou trois jours dans ces lieux remplis de doutes, nous partîmes pour la gare du Nord à Paris où nous fîmes nos adieux à nos familles.

Ce qui me restait de la mienne était là sur le quai, ma mère, ma grand-mère et sa soeur. Le voyage dura 36 heures, et vu nos petites tailles, nous étions à 10 par compartiments. De temps à autre, des dames en uniforme (bleus pour les françaises, kaki pour les danoises du *Red Barnet de Fru Andersen*) venaient rétablir l'ordre et nous faire rassoir sur les banquettes ou nous faire dormir dans les portes- bagages. Dans la soirée : Saint-Quentin, Liège, puis la nuit tombée, les lumières des hauts fourneaux, au petit matin la gare ravagée de Cologne côtoyant la cathédrale encore intacte, des ponts en bois gardés par des soldats anglais, franchis à allure très réduite, et à nouveau dans la pénombre, Essen, puis le matin suivant, Hambourg avec au loin de grands bateaux à la coque trouée plantée verticalement dans les eaux grises du port. C'est ensuite un long pont en spirale ascendante franchissant une rivière et pour lequel une seconde locomotive fut attachée pour pousser le convoi. Enfin la frontière danoise.

Le train quitte la voie du trafic normal vers le Jutland pour aller se loger dans une gare terminus sans nom à un seul quai entouré de barbelés. *Padborg*, nous dit-on. Tout flageolants, nous descendons fouler le sol danois et sommes conduits dans les baraquements d'un camp, bien alignés, assez soignés. Nous y resterons une bonne semaine à manger du *grød* d'avoine, dormir, manger, boire du lait... dans une ambiance feutrée, en attendant d'être présentés devant d'autres toubibs, pour la plupart aux yeux et cheveux clairs. Et dans la chambrée, nous nous racontions des histoires en se tournant les pouces tout en s'interrogeant à travers nos lits à étages sur ce que nous faisons bien là dans cet endroit sinistre et pour combien de temps encore. Voilà pour ce qui surnage de ces moments dans ma mémoire immédiate.

Il y a encore peu de temps, lors d'un repas organisé par une association d'amitié franco-danoise, j'évoquai à un ancien fonctionnaire des ambassades mes premières impressions du Danemark ; les lieux décrits lui rappelaient l'existence près de la frontière allemande d'un camp mais il ne m'en dit pas plus. De retour chez moi, je tapais *Padborg* et *camp* sur un moteur de recherche bien connu et après plusieurs réponses sans intérêt, tombais sur *Frøslevlejrens Museum*, Lejrvej 83, Padborg 6330.

Je pus y lire que vers la fin de la guerre, alors que le Danemark était occupé par les troupes allemandes, des négociations entre les nazis et les autorités scandinaves avaient permis d'obtenir le retour des danois déportés dans les camps de concentration allemands. Ils avaient été détenus ensuite dans le camp de *Frøslev* près de *Padborg* dans « des conditions tolérables », dit-on. Il servait aussi aux allemands à y incarcérer les résistants danois arrêtés, dont beaucoup de communistes, ainsi que de nombreux policiers de ce pays. Après la défaite allemande furent emprisonnés dans ce camp les collaborateurs avec l'occupant (les moutons). Il accueillit également les déportés libérés des camps de concentration allemands, pour y subir la quarantaine. Ils y reçurent une première aide médicale ainsi que des régimes alimentaires reconstituants. En ce qui concernait notre convoi de gosses français qui franchissait la frontière du pays, la Croix Rouge danoise sur sa lancée avait mis en œuvre les méthodes déjà au point pour des cas humains bien plus sévères et dramatiques que ceux que nous présentions.

Sur internet, les photos du camp de *Frøslev* détruit dans les années 50 nous le présentent maintenant partiellement reconstitué, avec ses miradors, ses clôtures barbelées et électrifiées, ses baraquements peints en rouge scandinave, très propres. Le nôtre se situait le long de la voie ferrée en bordure de la clôture de barbelés, là poussait de l'herbe sur laquelle on s'asseyait en tailleur pour jouer aux osselets ou pour contempler les mouvements des machines à vapeur.

Après une semaine, peut-être dix jours, interminables, on nous fit monter dans un train local qui se dirigea vers le centre ferroviaire de *Lunderskov* où le groupe fut séparé en trois, un pour l'Est, un autre pour le Nord et le dernier pour l'Ouest. On nous pendit sur la poitrine un écriteau sur lequel figurait notre lieu de destination. J'allai dans la direction du *Vestjylland*. A chaque arrêt du train un petit nombre d'enfants en descendait. Pour ma part, le point d'arrêt fut TISTRUP. Là sur le quai, une douzaine d'entre nous, alignés le long du quai, étaient examinés par de braves gens passant devant chacun en lorgnant sur nos étiquettes. Les plus pâles et faméliques

furent choisis les premiers. Certains conduits vers des charrettes à cheval allaient les amener à la campagne. A mon aspect non souffreteux je n'inspirais pas trop les bonnes âmes. Finalement, un homme en chemise, les manches retroussées me fit signe, me prit par la main puis m'installa sur le cadre de son vélo avec mon barda. Il dû pédaler longtemps puisque je vois sur *Google Maps* que la distance entre la maison de garde barrière où il me conduisit et la petite ville de Tistrup est d'environ une dizaine de kilomètres.

Il vivait avec sa femme (peu agréable à mon égard) alors enceinte, dans une maison de la *Jernebane* (DSB) – la SNCF danoise- au bord de la voie ferrée. Un petit bâtiment entouré seulement d'une platebande de deux mètres de large. Ils y vivaient dans quatre pièces étroites situées sur deux niveaux. J'y restai un mois à regarder les trains qui filaient vers Esbjerg ou Ringkøbing ainsi qu'à compter le nombre de leurs wagons, ou à faire des signes de la main aux cheminots pédalant sur une draine qui circulait sur la voie unique.

L'homme de la famille d'accueil, un ouvrier agricole, était une brave personne et m'emmenait souvent sur son lieu de travail. Une immense ferme dont l'ensemble des bâtiments à toit de paille dessinaient un grand U. Pour y pénétrer, il fallait d'abord descendre à travers un petit bois, puis franchir une porte cochère située à la base de ce U où de chaque côté étaient les animaux. A gauche la longue étable avec sa soixantaine de vaches, à droite l'écurie où logeaient une vingtaine de chevaux.

Travaillaient dans ce lieu, impressionnant par sa taille, une douzaine d'ouvriers qui pour la plupart chiquaient et de la bouche desquels sortait de temps à autres un filet de jus noir qu'ils lâchaient en visant avec précision leur objectif. Bien au fond de la vaste cour, en bordure d'un bosquet, une superbe gentilhommière (*herregaard*) des propriétaires (*godsejer*). On y accédait en montant un imposant escalier de pierre. C'était magnifique, grandiose. Je n'avais pénétré à l'époque que dans une ferme des Ardennes françaises où une famille de paysans vivait avec seulement deux chevaux et quatre vaches, le fumier sur le bord de la route en face à l'habitation et à côté du point d'eau.

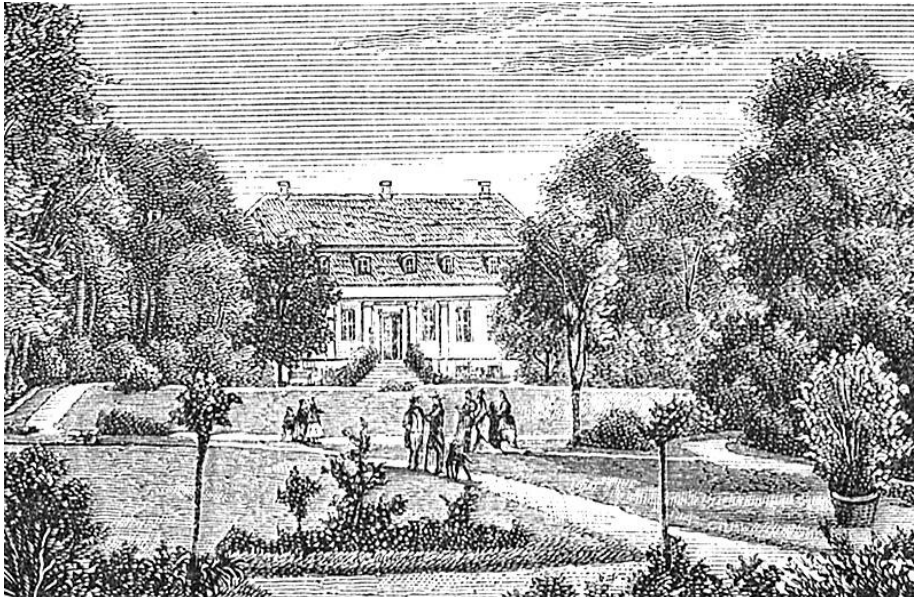
Mais le soir et les week-ends, finies les sorties à la ferme, il ne me restait plus qu'à regarder passer les trains. Dans les lettres à ma mère, il n'était pas question des conditions où je me trouvais, je lui parlais seulement de la superbe ferme appartenant selon moi à un baron et à sa baronne de femme qui attendait un bébé, de sorte que ma mère crut longtemps que j'étais tombé dans une famille de riches aristocrates danois.

Ce fut l'arrivée du bébé qui me sauva. Un beau jour, un homme d'une quarantaine d'années (j'appris plus tard que c'était le quincailler de Tistrup, qu'Anton Hansen, moqueur, appelé monsieur *droguemøller*) m'emporta avec mon sac à dos sur le porte-bagages de son vélo et contre le vent fort qui soufflait, pédala durant une bonne demi journée, dépassa le petit village de Hodde, tourna sur sa droite bien après la laiterie en direction de Lundgaard où j'étais attendu dans une grande et belle ferme aux toits de paille.

La famille Hansen

Je devais y séjourner pour les trois mois de cet été 1947. J'y fus accueilli merveilleusement par Monsieur et Madame Hansen et leurs cinq enfants. Ils m'y réinvitèrent l'année d'après et celles qui suivirent. J'y retournais toujours avec le même empressement et le même plaisir. Ma mère y vint plus tard, au moment où Anton, le plus jeune des fils Hansen, faisait son service militaire dans la Garde Royale. Avec Suzy – ma femme - nous y effectuâmes notre voyage de noce. Au retour d'un séjour en Norvège on y fit une halte avec notre fille. Nous fêtâmes la *sølvbryllup* d'Anton et Karen (leur noce d'argent en 1985). Nous invitâmes ce couple à Paris, puis à Poitiers où nous résidions en ces temps là, visitâmes Arne, un autre fils établi dans l'Oregon aux USA où il avait émigré. Et restâmes en contact, jusqu'à leur disparition, avec Kristian, l'aîné des fils et Kristine (*Søster*), la benjamine de la famille Hansen. Nous correspondons encore avec Harald et sa fille Karen. C'est d'ailleurs Karen (elle porte pour second prénom Lundgaard) avec laquelle je communique fréquemment par email - et en danois - qui m'apprit récemment que les nouveaux propriétaires de *l'herregaard* transformèrent le manoir en gîte touristique et me suggéra de venir y retrouver mes impressions d'enfant.

Pendant tous mes séjours chez les Hansen, le souvenir de l'imposante ferme décrite précédemment me poursuivit. Ainsi également lorsqu'on empruntait la route qui mène à Varde, le petit coin boisé pour y parvenir. La rencontre à Sig avec un cousin des Hansen, sympathique gaillard qui travaillait aussi à la grande ferme, et qui m'apprit à lier les gerbes de seigle. La cueillette d'airelles avec Kirstine Hansen sur l'immense lande qui entourait le domaine... Et, point d'orgue, lorsque ma mère se rendit à l'invitation de la famille Hansen : la visite du manoir, qu'elle trouva fort à son goût avec ses hauts murs intérieurs recouverts de céramiques aux motifs floraux. Mais impossible de situer le lieu exact à qui donner un nom.



J'eus à nouveau recourt à la toile. Sur *Google Maps*, je me fixai un cercle d'environ dix kilomètres à l'est de Tistrup, me rappelant pour avoir fait fréquemment le chemin entre cette ville et le village d'Hodde, en voiture à cheval, puis à bicyclette, qu'une bifurcation sur la droite dans la direction de Sig devait mener au lieu recherché. Après bien des hésitations, le nom de *Nørholm* m'apparut un site possible, notamment par sa terminaison en *holm* désignant le plus souvent une demeure importante, voire un château. Je tapai donc ce nom. Dans une des occurrences je lus *herregård* (manoir). Je progressai. Puis elle me conduisit à cette superbe gravure du XVIII^{ème} siècle reproduite ci-dessus et je n'eus plus de doute. C'était bien là..

Nørholm

De plus, avec un grossissement suffisant, apparaissait nettement sur la carte le croisement d'un chemin – le *Lundvej* - avec la voie ferrée où j'avais contemplé les trains. Enfin le lieu de mon premier séjour au Danemark était localisé et je savais pour quel propriétaire terrien j'avais noué des bottes de seigle. *Nørholm Gods*. Un domaine de 820 hectares dont 350 enlande, propriété d'une série de hobereaux, me dit la notice, depuis le début du XV^{ème} siècle au temps de la reine Margrethe I, dont un, du nom de Christian Peder Roseman-Teilman, membre du *Rigsråd* (parlement) et ministre de la culture, puis de la justice vers 1864-67, chevalier de l'ordre du Dannebrog.

Je comprenais après coup les craintes de Kirstine Hansen le jour où nous étions partis faire notre récolte d'airelles sur la lande de bruyère près du manoir, nous recommandant de procéder sans bruit, d'être très discrets, même si nous frôlions de nos mains des crottes de chevreuils. L'article confirmait aussi les dires d'Anton Hansen qui m'avait affirmé qu'un avion de l'US Air Force avait fait un atterrissage forcé sur cette lande à la fin de la guerre dû à une panne de ses moteurs, mais que son pilote avait pu rejoindre la Suède avec l'aide des paysans des lieux.

Hélas, la vision sur *Google satellite* montre bien aussi qu'un incendie a ravagé la propriété; de grands hangars parallèles aux toits de tôle remplacent maintenant l'admirable disposition en U des étables et écuries aux toitures de paille, où j'avais vu s'affairer, sous l'œil toujours vigilant du manoir, l'homme qui m'hébergeait dans la maison des gardes-barrière. Mais on peut cependant se faire une idée conforme des lieux en regardant le premier épisode de la série de la télévision danoise « 1864 » dont une partie se déroule dans une ferme-manoir similaire entouré d'écuries et d'étables comme l'était *Nørholm Gods*.

Enfin Lundgaard

A mon arrivée à Lundgaard en Juillet 1947, encore un peu marqué par les ratées de mon début de séjour chez la garde-barrière, j'ignorais encore les codes de la société danoise (ça avait été une des raisons de ma mésentente avec la garde-barrière). Mais la douceur de Madame Johanne Hansen et de Kirstine me mirent rapidement à l'aise et m'amènèrent à me civiliser.

Je me sentais enfin comme un enfant désiré et désirais leur rendre leur affection. Il fallut d'abord sans connaître la langue apprendre les codes de politesse et les usages du Danemark. Kirstine s'y employa en y consacrant beaucoup de temps mais y parvint. Elle avait alors 18 ans et sa façon à elle de créer du lien à la danoise, en abordant avec douceur les enfants délicats ou difficiles, avec patience, attention par la pratique de multiples jeux, du mikado aux jeux de ficelles en passant par les petits chevaux.

Elle me poussa ensuite à la participation au travail ménager, au jardinage, à de menues tâches de la ferme. Pendant que Kristian - le frère aîné - essayait de me faire lire, Arne (le troisième fils) me prit avec lui pour les travaux des champs et m'initia à celui de la menuiserie et de la mécanique agricole. Le soir ou le dimanche, on sortait des albums de photos et on me montrait celles d'Harald, le second fils, alors en Norvège. Finalement du garçon craintif et mal dégrossi, issu de la guerre, Monsieur et Madame Hansen, Kirstine et les autres membres de la famille me transformèrent en un être socialement acceptable.

Cette seconde naissance s'accompagna curieusement d'une modification physique. Bien qu'il y eut encore les tickets de restriction, la nourriture à la ferme simple et abondante me fit profiter, comme on dit. Hr. Hansen de temps à autre m'installait sur la bascule à peser le grain et périodiquement m'annonçait la progression de mon poids en se frottant les mains. C'est peut-être ainsi que j'appris à compter en danois 41, 42, 43, 44 kg...et la suite. De plus, à force d'admirer l'élégant Arne se préparant le soir pour une sortie avec sa classe d'âge, je tentais de l'imiter en soignant ma tenue et ma coiffure et c'est de la sorte que ma chevelure se mit à friser. Le résultat de tous ces soins fut qu'à mon retour à Paris ma famille réunie sur les quais de la Gare du Nord eut de la peine à m'identifier immédiatement parmi les autres marmots qui débarquaient. Il fallut même quelques temps à ma grand-mère pour admettre que j'étais bien le petit-fils qu'elle avait mis dans le train quatre mois au paravent.

De ces séjours, j'y appris la sociabilité, découvris la fraternité et aussi le travail de la ferme où j'étais considéré comme en *fin karl* (garçon de ferme, comme Lis me l'a traduit un jour quand on cherchait des équivalents de *fyr*, ou *gut*). Quant à la communication, elle se fit longtemps dans un langage qui s'apparenterait à du pidgin. Mélange de jutlandais de l'Ouest, de danois orthodoxe, de français sorti du dictionnaire de Kristine (*Søster*) et plus tard d'anglais avec Anton, de retour de son travail aux USA.

De sorte que la première fois où je me rendis à Copenhague, un de mes interlocuteurs pouffa de rire lorsqu'il comprit que pour désigner une pomme, je disais *en eole*, au lieu d'*en æble* ou que je prononçais *mjerlk* pour parler du lait. Il n'en reste pas moins que lors de notre lune de miel pendant une sortie entre Hodde et Billund avec Kirstine au volant de sa voiture, ma femme fut surprise que nous eussions pu converser tout le temps du trajet et paraître nous comprendre, par un langage secret fait d'anciennes habitudes, d'idiotismes issus d'une forte empathie. Voilà à peu près quel était l'état de ma connaissance de la langue danoise lorsque je me suis présenté au cours de Lis à la Maison du Danemark il y a trois ans.

En quarante ans, j'ai vu ce pays passer d'une société rurale traditionnelle bien socialisée à une société post-industrielle, plus individualiste. Lors de mon arrivée, la trapeuse électrique était déjà installée, mais en 1948 pour assécher un fond de prairie humide impropre à l'élevage, nous n'avions comme seul moyen de transport pour charrier de la gare de Tistrup à Lundgaard les lourdes buses de béton qu'une voiture tirée pendant deux heures par Peder, un cheval racé dévolu aux longs trajets.

L'eau courante issue du puits ne vint qu'en 1949. Pour abreuver les chevaux et le bétail, Kirstine me promettait de bonnes tartines si je voulais bien remplir le profond bassin de l'écurie, ce qui demandait une bonne demi-heure de maniement de la pompe à bras placée devant les fenêtres de la cuisine. Le tracteur Fergusson est apparu en 1953, rendant la présence des trois superbes chevaux Lisa, Musa et Peder définitivement inutile.

Lors de mon dernier séjour en 1985, Anton à qui le domaine avait échu, seul au milieu de ses machines perfectionnées, était en charge d'environ 60 hectares, alors que trente ans plus tôt pour accomplir les mêmes tâches il fallait, trois, voire quatre et cinq personnes lors des grands travaux d'été. Et même en agrandissant encore sa propriété, ses gains me parurent rester modestes. Il me sembla qu'il y avait plus d'aisance et que l'on y vivait mieux trente ans auparavant.

Pour les séjours qui suivirent le premier, toujours venant de Paris par le Nord Express, Hr. Hansen m'accueillait à la gare de Fredericia et pour gagner Lundgaard, nous traversions dans sa largeur d'Est en Ouest le vert Jutland sur une moto Nimbus au si doux sifflement. Il accrochait sur son large dos mon sac et je me cramponnais à la poignée du siège arrière. L'arrivée pleine d'émotion du côté des femmes et de retenue affectueuse du côté des mâles se prolongeait par un petit '*melme*' particulièrement appréciable après 18 heures de voyage resté inconfortable.

Monsieur Ingvart Hansen appartenait à l'*Indre Mission*, sa foi religieuse était très forte. Le matin vers 8 heures avant le petit déjeuner, au terme de la prière, il paraissait fréquemment séjourner, un temps encore, en complète communication avec le monde divin. La tablée impressionnée et respectueuse restait à attendre son retour avant d'entamer la préparation de ses tartines au saindoux oignonné.

Mais ce missionnaire intérieur demeurait cependant un bon vivant. A de nombreuses occasions, il rassemblait, en présence du pasteur, son voisinage et ses amis pour un diner arrosé de différentes sortes de bières, et après de solides, savoureuses et nombreuses pâtisseries accompagnant le café, et avec madame Hansen à l'harmonium, l'assemblée entamait des cantiques jusqu'à une heure avancée. Monsieur Hansen à cette occasion aimait à me présenter à son monde '*En fransksmand fra Paris*' en insistant un peu trop, il me semblait, sur les dernières syllabes du '*fra Paris*', pendant que Madame Hansen tirait devant ses invitées les cadeaux venant de la maison Pierre Faivret (à Paris, place du Palais Royal) que ma mère leur avait fait parvenir accompagnés d'une bouteille de Cognac qui paraissait les embarrasser.

Le lendemain d'une invitation, nous pouvions faire une partie de pêche à la *rødspætte*, entre hommes avec son frère aîné Hatz (également *Indremission*) dont la femme, *faster* Mette, une excellente cuisinière, préparait pour l'occasion un jambon entier cuit au four et qui était à se damner. Un de ces jours de pêche dans un lac, j'étais tombé à l'eau de la barque tout habillé, il ne me restait plus qu'à attendre la fin de la partie à l'arrière de la Ford 1938 de monsieur Hansen. Là avaient été entreposés les principaux éléments du déjeuner prévu sur l'herbe et notamment un superbe jambon doré, glacé de miel sorti de la cuisine de *faster* Mette. Sa peau taillée en petits carrés croustillants, luisants et dorés laissait s'écouler encore quelques perles juteuses. Nulle constitution humaine n'aurait pu résister longtemps enfermée pendant deux heures avec ce magnifique rôti. Et c'est amputé d'une partie de ces savoureux petits carrés de peau caramélisés qu'il fut servit aux autres pêcheurs.

Un autre et innocent plaisir se goutait après la récolte des pommes de terre lorsque j'accompagnais un des fils de la famille pour la cuisson d'une pleine charretée dans un dispositif à vapeur que la coopérative de Hodde mettait à la disposition de ses adhérents. Sur le chemin du retour, tirés par deux chevaux, lâchant les rênes, assis sur les tubercules encore fumants mais protégés par une pile de sacs de jute, nous épluchions les plus belles pommes de terre et les empiffrions à nous bourrer pendant la demi heure de trajet avant de les déposer dans le silo. Cet endroit ne servait pas seulement à la conservation des pommes de terre pour l'alimentation, l'hiver, des cochons.

Derrière le silo se dressait un poteau électrique, nous étions donc en face de la porte de sortie de l'étable et à certaines périodes, Anton me demandait d'amener une vache, et de l'attacher au dit poteau pendant qu'il tirait '*Monty*' (en hommage au général anglais libérateur), le taureau du troupeau, afin de faire saillir la femelle. Mon rôle devenait techniquement délicat (j'avais peut être 12-13 ans), car il consistait à saisir la queue de la vache et à la maintenir transversalement à angle droit afin de faciliter l'assaut du taureau.

Une autre fois, seul à la ferme avec Johanne Hansen, celle-ci m'appela à l'aide pour accoucher une de ses vaches. Aux pieds arrières du veau, déjà sortis, elle attacha des cordes et, suivant ses instructions, à des moments qu'elle jugeait propices, je devais tirer délicatement sur le dispositif afin de dégager complètement le veau. C'est une autre fois *Søster* qui, lasse d'attendre les petits qu'une truie devait mettre à bas, me posa dans les mains une paire de ciseaux et me pria d'attendre sur la paille jusqu'à la fin du travail de la mère, ce qui exigea pas mal de temps. Mais voir jaillir de cet orifice naturel les petits cochons ou tenir la queue de la vache furent des actions instructives et formatrices.

Puisque je parle de travail, une des raisons de notre bonne entente fut que je n'y rechignais pas et y participais avec une certaine ardeur et même avec plaisir. Au point qu'une année où seul Anton était resté à la ferme, Søren le fils du pasteur et valet de ferme pour cette année- là, jugea ma concurrence déloyale. Cependant, je sortais de la couette assez tard, seulement après que les pétarades de la tailleuse mécanique s'éteignent. C'était le signal pour aller prendre le *frokost*.

A partir de ce moment, je suivais pour donner un coup de main celui qui allait aux champs pour effectuer des travaux faciles : lier des gerbes d'orge ou d'avoine, faire des ondins de foin, sarcler le grand verger aux pommiers de multiples espèces, cueillir les fruits rouges avec Kirstine, passer dans la batteuse les gerbes de céréales amassées dans la grange, récolter les pommes de terre à genoux dans les sillons, conduire les vaches aux champs, aider à entasser pour les sécher les blocs de tourbes qu'on venait d'extraire... Le soir contribuer à nourrir les bêtes (cochons, veaux) et bien sûr rétablir la scrupuleuse propreté de l'étable après chaque traite.

Et quand arrivait quelques temps de libre, nous partions nous jeter dans le *Varde*, la rivière qui bordait la propriété où j'appris à nager. Bien souvent, à la fin de chaque étape des grands travaux (foin, moissons, battage du grain), Ingvar Hansen sortait sa Ford 1938 et emmenait tout son monde pique-niquer sur une plage au bord de la mer du Nord et prendre un café avec des *knikler* servis dans un hôtel le plus proche. C'est ainsi que j'ai eu pendant longtemps l'idée d'une petite société harmonieuse, où la peine au travail était équilibrée par de nombreux plaisirs collectifs.

Ma mère à Lundgaard.

Nous sommes à la fin de l'été 1950 et c'est la quatrième fois que la famille Hansen m'invite à passer mes trois mois de grandes vacances dans leur ferme. J'ai pris de l'assurance et commence à savoir travailler proprement et suis devenu *en fin karl*. Une mère et sa petite fille de la minorité danoise du Schlesvig du Sud viennent déjà de séjourner à Lundgaard durant une quinzaine de jours. Par lettre ma mère me fait savoir qu'elle aimerait connaître Monsieur et Madame Hansen et qu'elle sera en vacances à la fin du mois d'août. Un jour de passage de Kirstine chez ses parents – elle travaille à ce moment- là la ferme des Pedersen en bordure de la *Vejlvej* et est devenue ma traductrice attitrée - je lui communique le désir de ma mère et lui demande d'en informer ses parents. Ingvar Hansen avec un grand rire me tape sur l'épaule « Nah ! nah ! Alors ta mère veut venir visiter le Danemark !! Bon, bon on va voir ce qu'on peut faire ». Après avoir consulté Johanne, il me propose une date que je transmets à Paris.

On est maintenant fin août, Rolande Lallemand est montée dans le Nord-Express, fait le changement de train à la gare de Frédéricia comme elle peut (elle ne parle ni anglais ni évidemment pas le danois), elle se dirige vers Tistrup et nous l'attendons sur le quai de cette gare. Le train genre Far-West de la DSB est tiré par une locomotive à quatre roues dont la cheminée est plus haute que la longueur de l'engin. Le train arrive à l'heure et j'accoure auprès de ma mère encore toute étourdie. Présentation à Monsieur Hansen qui lui souhaite la bienvenue et, très heureux qu'une parisienne vienne s'asseoir sur les sièges de sa Ford, la prie de s'y installer et nous parvenons à Lundgaard.

Madame Hansen, une serviette de cuisine à la main, va au devant de la nouvelle arrivante et toutes deux tombent dans les bras l'une de l'autre, très confuses. On s'informe tout de suite du moment de la prise de son dernier repas. A sa réponse, elle est aussitôt invitée à son premier « *petit entre* ». Elle en aura jusqu'à 9 à 10 par jour tant les Hansen seront attentionnés et elle dans l'impossibilité de refuser. Puis vient le moment de sa rencontre avec les autres membres de la famille, de retour des champs, c'est-à-dire Harald, Arne et Ingvar, Anton étant, comme je l'ai dit, au service militaire dans la Garde Royale et Christian au volant de son taxi mais, il apparaîtra à nouveau lorsque son métier l'y autorisera.

Ma mère sera installée dans la chambre qu'occupait Kirstine quand elle était toute jeune fille, Une pièce bien éclairée à l'angle du *bohus*, avec un lit et une sobre commode sur laquelle est disposée une vasque en faïence contenant sa cruche d'eau pour les ablutions. Dans un coin, la petite armoire où Kirstine logeait ses poupées et ses rubans. Ma mère ne cache pas sa surprise de se trouver dans une maison de paysans si confortable, si spacieuse et bien si entretenue. Il y a en effet de plein pied sept pièces toutes meublées avec goût et pour certaines déjà dans le style scandinave qu'on ne connaissait pas encore en France à cette époque. Elle ne cesse de faire la comparaison avec les pièces d'habitation de la ferme des Ardennes où nous logions lorsque nous allions sur la tombe de mon père enterré au cimetière militaire d'Aubigny, avec son fumier devant la porte d'entrée près de la fontaine et la salle où on fait la cuisine, où on mange, reçoit et dort même.

Johanne Hansen et Christine (la fille d'une famille voisine alors servante) soignent ma mère comme une pièce de musée. Au cours de la discussion qui suivit la consultation d'un journal de mode maman leur fit comprendre que jeune femme, elle travaillait comme petite main chez un grand couturier de la rue Royale à Paris- la maison Molyneux -. L'évocation de la haute couture parisienne la plaçait très haut dans l'échelle des valeurs de ces gens qui n'ignoraient pas que ce qui se passait ailleurs était autre que dans la paroisse de Hodde et que des stars comme Greta Garbo, Marlène Dietrich, la duchesse de Kent pouvaient s'habiller chez le créateur parisien. Celui-là même qui avait employé ma mère. Leur réponse fut que dès sept heures du matin lorsqu'on entendait la trayeuse, l'une ou l'autre lui apportait un café au lait avec quelques petits gâteaux. Après sa toilette, maman prenait son vrai petit déjeuner seule ou en compagnie de quelqu'un de la maison, vers 10 heures elle était invitée à rejoindre pour un petit en cas les travailleurs de la ferme. Venait le repas de midi avec *steg med kartofler et persillesovs* et le dessert.



Johanne, Ingvar Hansen et ma mère mor avec Björn(le chien) à Lundgaard (1950)

Après la sieste, il y avait le café accompagné de quelques gâteaux. S'il y avait une invitation chez *faster* Mette (la tante paternelle de *Søndergaard*) ou chez Hans Christian Hansen, (la ferme la plus proche), un copieux café attendait encore les participants. Au retour à Lundgaard vers 7 heures, le repas du soir était prêt, puis après une petite discussion entre amis, il y avait le café de 9h1/2 -10 h du soir et si la discussion se prolongeait, un café final avant le coucher. Faites le compte, il pouvait arriver qu'on se mette les pieds sous la table 10 fois par jour. Ma mère en était charmée, d'autant que la cuisine était toujours excellente, mais elle pensait avec remords aux personnes qui mettaient, débarrassaient, remettaient, rere...rerere... le couvert et chaque fois avec une nouvelle nappe propre. Je n'ai vu ça qu'une fois dans ma vie, chez Ingvar et Johanne Hansen.

Ma mère était émerveillée par l'entretien des étables, de l'écurie et des trois parcs à cochons de Lundgaard qui étaient d'une propreté irréprochable et sentaient même presque bon. Là encore, la comparaison avec mon pays montrait une avance certaine du mode d'élevage danois. Espérons que les conditions d'élevage industriel au Danemark n'ont pas détruit ce savoir-faire.

Mais les travaux des champs avaient leurs exigences et madame Hansen y participait lorsqu'il fallait un apport de main d'œuvre. Nous étions parvenus à l'époque de l'arrachage et du ramassage des pommes de terre. Moi-même y étant volontairement employé, ma mère serait restée seule à lire, ou à flâner ce qui ne lui convenait guère, du moins pour cette dernière occupation, si je ne l'avais convaincue pour l'occasion de nous prêter sa force de travail.

Madame Hansen protesta vivement car on ne pouvait pas faire ramasser des pommes de terre par une couturière parisienne de chez *Molyneux et* qui avait peut-être participé à la confection des robes de Greta Garbo. De mon côté j'insistai, de sorte qu'on alla chercher quelques habits anciens réservés à ce travail, à vrai dire assez pénible et où, agenouillé toute la journée, on avance tout courbé, les mains dans le frais sillon d'où seront extraits les tubercules.

Ma mère en paysanne fit une forte impression et se mit à la tâche un matin. Cependant elle ne pouvait suivre le rythme des travailleurs habitués à ce labeur et restait loin en arrière. Madame Hansen jetait de temps en temps un regard sur la nouvelle employée désapprouvant complètement sa participation. Finalement, après deux courtes demi-journées d'essai, tout le monde la félicita, la remercia chaleureusement de sa précieuse contribution et lui suggéra de bien se reposer. Là s'arrêtèrent ses efforts en vue de l'essor de la production de pommes de terre du Danemark.

Il me semble que maman fut plus utile en cuisine à préparer des plats avec Christine ou Johanne. Harald nous raconta qu'il les surprit une fois devant le fourneau, alimenté en combustible par la tourbe locale, en pleine discussion à propos d'un plat, chacune argumentant dans sa langue et se comprenant surtout par le regard et les gestes. Il résultait du séjour à Lundgaard de ma mère qu'elle tint toujours l'art culinaire danois en haute estime.

Au bout d'une quinzaine de jours, voués à parcourir la région, et notamment à visiter *Nørholm*, et les proches des Hansen ainsi que leurs voisins, à assister à Hodde aux matchs de football, le séjour de maman dans le *Vestjylland* dû s'achever. Ma mère quitta Lundgaard à regrets et garda un souvenir enchanté de l'accueil qu'elle y reçut.